

Langue et espace au Québec: les Québécois perçoivent-ils des accents régionaux?*

Wim Remysen

doi: 10.7359/792-2016-remy

ABSTRACT

Les linguistes s'intéressent généralement à la variation géographique des langues sous l'angle de la production des locuteurs, par l'étude des pratiques linguistiques qui caractérisent telle ou telle région. Pour sa part, la dialectologie perceptuelle prend en considération les valeurs sociales dont ces pratiques sont investies et elle cartographie les frontières subjectives que les locuteurs établissent entre leurs pratiques et celles des autres, permettant ainsi de jeter un éclairage nouveau sur les liens entre la langue et l'espace. Nous nous proposons de réfléchir à l'intérêt de l'approche perceptuelle pour l'étude des variétés régionales au Québec en prenant appui sur une étude de cas réalisée auprès d'une quarantaine de Sherbrookoïses. L'étude fait la lumière non seulement sur la capacité des participants à identifier des accents régionaux, mais aussi sur certaines de leurs représentations en matière de variation régionale au Québec.

Mots-clés: accent, dialectologie perceptuelle, français québécois, région, variation géographique.

* Nous remercions Marie-Louise Moreau (Université de Mons) d'avoir commenté une première version de cet article ainsi que Marie-Hélène Côté (Université Laval) de nous avoir donné accès au corpus PFC-Québec pour élaborer l'étude présentée ici.

1. LE LIEN ENTRE LANGUE ET ESPACE DANS LE DOMAINE DES SCIENCES DU LANGAGE

L'espace figure parmi les tout premiers facteurs pris en compte par les linguistes dans leur réflexion sur la variation des langues (voir Gadet 2007, 15; Mufwene and Vigouroux 2012, 119). Il a traditionnellement été appréhendé à travers les effets qu'il laisse sur les pratiques langagières des locuteurs, ce qui a mené à l'établissement d'isoglosses et de frontières délimitant des régions plus ou moins marquées du point de vue linguistique. Depuis la fin du 19^e siècle, de nombreux dialectologues ont ainsi entrepris de documenter et de cartographier des différences géolinguistiques, saillantes avant tout sur les plans lexical et phonétique, et attribuables à divers facteurs (dont le besoin de dénommer des réalités spécifiques, les contacts avec d'autres langues, le phénomène de l'innovation, etc.). Plus tard, la sociolinguistique variationniste a progressivement intégré, surtout à partir des années 1980, l'espace comme facteur susceptible d'expliquer l'hétérogénéité des pratiques dans une communauté linguistique et, surtout, la diffusion de pratiques innovatrices dans une région donnée (voir Britain 2010).

Tant la dialectologie que la sociolinguistique variationniste conçoivent la relation entre la langue et l'espace de façon relativement univoque¹, ce qui n'a pas été sans susciter des critiques. On leur a reproché entre autres de ne pas tenir suffisamment compte des valeurs sociales dont les réalités géographiques ("région", "ville", "frontière", etc.) sont investies, ni de se pencher sur la façon dont les différences régionales sont appréhendées, c'est-à-dire perçues ou évaluées, par les locuteurs (voir entre autres Britain 2010; Hambye and Simon 2004; Iannàccaro and Dell'Aquila 2001; Mufwene and Vigouroux 2012). Les sociolinguistes tiennent ainsi souvent pour acquis que les usages qu'ils identifient comme des *marqueurs*, c'est-à-dire de nature à signaler l'appartenance d'un locuteur à une catégorie (région ou classe sociale), sont reconnus comme tels par les membres d'une communauté linguistique. Pour qu'une variante X soit investie d'une valeur sociale Y, il faut en effet que les locuteurs la perçoivent comme telle, ne fût-ce que de façon subconsciente, mais le processus par lequel les locuteurs identifient et catégorisent des pratiques linguistiques soulève encore bien des questions que la sociolinguistique n'a pas toujours abordées de front. C'est ainsi que de nouveaux travaux, davantage concernés par le "fonctionnement social

¹ Mufwene et Vigouroux (2012, 120) la qualifient de "one-way causal relationship, with *space* constructed as one of the causes of language variation".

des différences linguistiques” (Moreau 2001, 293), sont apparus à date plus récente. Plusieurs d’entre eux s’inscrivent dans le cadre de la dialectologie perceptuelle (Preston 2011; voir aussi Krefeld und Pustka 2010) qui a pour objectif d’étudier la façon dont les locuteurs se représentent la langue dont ils se servent, et notamment les frontières qu’ils établissent entre ses différentes variétés. Cette approche, déjà bien établie dans certains domaines linguistiques (parmi lesquels l’anglais, l’italien et l’allemand), est encore relativement peu développée dans le domaine du français.

Dans cet article, nous nous proposons de réfléchir à l’apport de la dialectologie perceptuelle à l’étude des liens qui unissent la langue et l’espace en contexte québécois. Si le français québécois est parfois présenté comme une variété relativement homogène sur le plan géographique, il est clair qu’il existe, dans l’imaginaire linguistique québécois, des “représentations symboliques” (Dolbec et Ouellon 1999, 26) à propos des différences régionales dont la prise en compte permettrait de mieux comprendre la dynamique qui caractérise les phénomènes de variation régionale au Québec. Ces représentations n’ont toutefois été étudiées que très partiellement étant donné que les études consacrées à la perception des phénomènes langagiers au Québec se sont avant tout concentrées sur l’opposition entre les variétés québécoise et hexagonale².

2. HOMOGÉNÉITÉ ET HÉTÉROGÉNÉITÉ DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS SUR LE PLAN GÉOGRAPHIQUE

Comme c’est le cas d’autres variétés issues de langues exportées (l’anglais néo-zélandais ou canadien, par exemple: voir Bauer 2008; Dollinger and Clarke 2012), le français parlé au Québec a souvent été présenté comme une variété relativement homogène du point de vue géographique³. Ce point de vue est en effet affirmé dès les premiers travaux descriptifs qui lui ont été consacrés, comme en fait foi cette citation d’Adjutor Rivard, membre fondateur de la Société du parler français au Canada:

² Les travaux consacrés aux attitudes des Québécois à l’endroit de leur variété de langue étant nombreux, nous renvoyons à la synthèse qu’en propose Rheault (2010). Pour ce qui est de l’identification des accents québécois et français, voir entre autres Brasseur 2009; Brasseur et Ménard 2013; Ménard 1998.

³ On peut ajouter à cela que le français québécois a aussi pendant longtemps été présenté comme étant relativement homogène sur le plan social (voir Gendron 2007, 84 et suiv.).

L'uniformité du parler populaire dans le domaine du franco-canadien est [...] remarquable. Le vocabulaire présente, il est vrai, suivant les régions explorées, des variantes dont on pourrait peut-être faire une certaine distribution topographique [...]; mais ces variantes, plutôt accidentelles, n'altèrent pas l'aspect général du lexique. [/] La phonétique accuse une uniformité plus sensible encore, le vocalisme et le consonantisme offrant à peu près partout les mêmes phénomènes. (Rivard 1914, 27)

Soixante ans plus tard, c'est encore l'avis que partage Jean-Paul Vinay qui, dans un article dressant le bilan des recherches consacrées au français en Amérique du Nord, affirme:

On a souvent répété que le CF [= canadien français] fait preuve d'une extraordinaire unité, que l'on oppose volontiers au morcellement des langues européennes en dialectes et sous-dialectes. C'est vrai en gros; s'il y a un ensemble de traits phoniques et morphostylistiques qui permettent de dire que telle personne doit être CF, il est cependant difficile d'être plus précis. Le petit jeu de l'Abbé Rousselot, qui pouvait dire à quelques villages près d'où venaient ses étudiants, serait assez risqué au Canada. (Vinay 1973, 345)

Pourtant, dès la fin du 19^e siècle et tout au long du 20^e, des travaux font état de particularités linguistiques qu'on rencontre à divers endroits au Québec. Dès les années 1880 et 1890, on en trouve des exemples dans les études réalisées par les philologues américains John Squair, James Geddes et Alexander F. Chamberlain; et plus tard, dans la première moitié du 20^e siècle, Marius Barbeau, Jacques Rousseau et Laurent Tremblay consigneront eux aussi certains régionalismes québécois (voir Verreault 2001-2002). Cet intérêt pour les faits de langue régionaux deviendra plus systématique à partir des années 1970, lorsque se développera la dialectologie québécoise à travers une série d'enquêtes géolinguistiques s'inspirant des méthodes de la dialectologie française. Gaston Dulong, un des dialectologues de la première heure au Québec, rompt alors très explicitement avec l'image d'une langue uniforme telle qu'elle avait été véhiculée jusque là:

L'étude de la langue française au Canada est commencée depuis longtemps. Il faut cependant reconnaître que les monographies, les dictionnaires ou les glossaires qui ont été faits, bien que éminemment précieux à bien des points de vue, n'ont pas cette rigueur scientifique que l'on exige aujourd'hui de tels travaux. La notation phonétique fut négligée tout à fait ou faite de façon approximative, la localisation ou la distribution géographique fut négligée; on croyait ou, ce qui est plus grave, on voulait croire que la langue était uniforme. (Dulong 1962, 353)

Ces enquêtes ont donné lieu à la publication de deux atlas linguistiques, *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines* (Dulong et Bergeron 1980; travaux entrepris dès 1969), qui couvre tout le Québec ainsi que certaines régions francophones voisines en Ontario et en Acadie, et *Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord* (Lavoie, Bergeron, et Côté 1985; travaux réalisés à partir de 1972), qui couvre une partie du territoire de la province. Les données recueillies dans le cadre de ces travaux, consacrés pour l'essentiel à la variation lexicale⁴, ont mené à l'établissement de deux grandes régions linguistiques (voir entre autres Bergeron 1995; Lavoie 1994; Verreault et Lavoie 2004), celles de l'Est (développée autour de la ville de Québec) et de l'Ouest (autour de Montréal), à l'intérieur desquelles se dégagent quelques autres régions, comme la Beauce ou le Saguenay. À cela s'ajoutent deux régions mixtes et instables, le Centre (autour de Trois-Rivières, zone de transition entre l'Ouest et l'Est; voir Lavoie et Verreault 1999) et le Nord-Ouest. On décele par ailleurs quelques zones qui se rattachent au domaine acadien, distinct du domaine québécois sur plusieurs points, comme la Basse-Côte-Nord et le Sud de la Gaspésie.

Historiquement, les différences qui existent entre les parlers de ces régions s'expliquent par l'origine de leur peuplement, même si certains linguistes sont d'avis qu'on a tendance à sous-estimer les différences qui sont apparues plus tardivement, par voie d'innovation (voir Morin 2002). Ainsi, les régions les plus anciennement colonisées dans la vallée du Saint-Laurent ont reçu des colons essentiellement originaires du Centre, du Nord-Ouest, et de l'Ouest de la France, mais selon des proportions variables, ce qui a laissé des traces dans leurs parlers. Le nombre de colons d'origine parisienne a par exemple été plus élevé à Québec, alors que Montréal a reçu un contingent plus important de colons originaires de l'Ouest, raison pour laquelle le "français de Montréal serait au départ, plus que celui de Québec, tributaire d'usages régionaux et populaires" originaires de France (Poirier 1994, 75). Dans les régions plus éloignées de la vallée du Saint-Laurent, peuplées à partir des années 1820 par immigration interne, l'arrivée de populations d'origine hétérogène a aussi laissé des traces sur les pratiques linguistiques. C'est le cas en Abitibi et au Témiscamingue,

⁴ Certains chercheurs ont exploité les transcriptions phonétiques figurant dans l'atlas de Dulong et Bergeron (Friesner 2010; Laroche 1989; Morin 1996), mais les données sont souvent trop fragmentaires pour en arriver à des conclusions probantes. Plus récemment, Arnaud, Dolbec et Riverin-Coutlée (2014) ont exploité des données sonores recueillies dans le cadre de l'atlas de Lavoie, Bergeron et Côté (1985).

où se sont établis des Québécois provenant tant de l'Ouest que de l'Est, ce qui explique le caractère "mixte" de ces régions (Verreault et Lavoie 1996).

Il est difficile d'affirmer que les atlas linguistiques reflètent encore la situation actuelle. Collectées dans les années 1970 auprès d'une population rurale, relativement âgée, souvent née au tournant des 19^e et 20^e siècles, les pratiques décrites dans ces atlas sont maintenant en grande partie désuètes et elles reflètent un état révolu du français québécois. En outre, les données qu'ils incluent ne renseignent que très peu sur la distribution géographique des variantes de prononciation étant donné la prévalence des préoccupations d'ordre lexical des dialectologues. Récemment, Marie-Hélène Côté (2014) a entrepris un projet qui a pour but de documenter la variation régionale dans le Québec contemporain sur le plan de la prononciation. Les premières analyses des données recueillies dans le cadre de ce projet suggèrent que les différences régionales notées dans le passé ont tendance à s'estomper, souvent au profit des variantes montréalaises, ce qui remet à nouveau en avant l'idée de la relative uniformité du français québécois du point de vue géographique. Cette relative uniformité résulterait d'un processus de nivellement linguistique déjà noté, il y a une quinzaine d'années, par Jean Dolbec et Conrad Ouellon (1999, 25), qui l'attribuaient à l'"interpénétration des caractéristiques de l'une et l'autre zone", c'est-à-dire de l'Est et de l'Ouest. Mais les auteurs soulignaient du même souffle l'importance de prendre en considération "la dimension symbolique" des pratiques compte tenu de "la fonction identificatrice et/ou distinctive" (Dolbec et Ouellon 1999, 26) des variétés linguistiques. Nous entrons alors résolument dans le domaine de la dialectologie perceptuelle.

3. L'APPORT DE LA DIALECTOLOGIE PERCEPTUELLE: ÉTUDE DE CAS

La dialectologie perceptuelle part du principe que toute variété de langue, au-delà des pratiques empiriquement observables qui la caractérisent, est un "objet idéologique" (Johnstone 2013, 109; notre traduction) qui existe à travers la reconnaissance qu'en ont les locuteurs. Une variété est donc d'abord et avant tout une construction sociale qui existe parce que les locuteurs la perçoivent, l'évaluent et l'identifient comme telle (en la nommant, en lui associant certaines pratiques ou en l'opposant à d'autres variétés jugées différentes). La prise en compte de la dimension perceptuelle fonde donc la notion de "variété" sur des bases non pas objectivement

quantifiables (il serait d'ailleurs impossible de fixer un seuil quantitatif minimal à partir duquel une variété se distinguerait *suffisamment* d'une autre pour être reconnue comme telle), mais plutôt subjectivement repérables, puisque significatives du point de vue des locuteurs:

Perceptual dialectology, which gathers folk perceptions of accents and maps their geographical distribution (Preston 1989), is also a good illustration of the social construction of physical space. Studies in this field show that speakers' emic perceptions of language boundaries do not match linguists' isoglosses. Such discrepancies point out that what speakers interpret as geographic differences usually belong to the realm of ideology, where social boundaries are drawn between 'we-and they-groups' (Iannaccaro & Dell'Aquila 2001). Perceptual dialectology highlights the intrinsic relation between the diatopic and the dia[s]tratic dimensions of language by analyzing them together. (Mufwene and Vigouroux 2012, 123-124)

Dans la tradition de la dialectologie perceptuelle, ces bases subjectives sont dégagées à partir de méthodes complémentaires, dont la cartographie perceptuelle, la technique du locuteur masqué, le repérage de jugements évaluatifs dans des entrevues sociolinguistiques ou encore des méthodes plus expérimentales, comme l'appariement de voyelles ou les tests d'identification (voir Clopper and Pisoni 2005; Falkert 2012; Preston 2011 pour un aperçu plus détaillé de ces méthodes). Certaines d'entre elles sont destinées à l'étude des représentations et des attitudes à l'endroit de pratiques linguistiques précises, tandis que d'autres visent plus spécifiquement la reconnaissance d'accents régionaux. La perception telle qu'étudiée en dialectologie perceptuelle couvre donc deux phénomènes qui, pour être étroitement liés, n'en sont pas moins différents: soit un processus d'évaluation, soit un processus d'identification (Bauvois et Bulot 1998).

Nous présentons dans cet article les résultats d'une étude perceptuelle réalisée à l'hiver 2014 auprès de 38 participants provenant de la région de Sherbrooke⁵. Compte tenu de l'échantillon limité, elle se présente comme une recherche exploratoire dont l'objectif, en plus de documenter la perception en matière d'accents régionaux au Québec, est de tester une méthode susceptible de servir à une étude réalisée à plus grande échelle. Outre un volet consacré aux représentations des participants en matière d'accents régionaux au Québec (qui ne sera pas analysé ici), l'étude com-

⁵ Cette enquête a été réalisée sous la supervision de l'auteur dans le cadre d'un séminaire de recherche en linguistique donné à l'Université de Sherbrooke. Les données ont été recueillies par Jessica Arruda, Jimmy Couturier, Laurence Poulin et Alexandra Tremblay-Desrochers, que nous remercions ici.

prend un test d'identification dialectale dont le but n'est pas tant d'identifier ou d'isoler les variantes de prononciation qui orientent la perception des participants, que de dégager comment les auditeurs situent les accents en fonction de certaines régions ou de frontières données⁶. Concrètement, nous donnons à entendre aux participants une série de 24 enregistrements, provenant d'entrevues réalisées avec autant de femmes originaires de différentes régions du Québec, en leur demandant de répondre à une série de quatre questions. Le choix de retenir des voix de femmes est essentiellement motivé pour des raisons pratiques, puisque nous disposions d'enregistrements réalisés auprès de locutrices originaires de suffisamment de régions différentes et appartenant à deux groupes d'âge opposés.

ENREGISTREMENTS – Les 24 locutrices de notre corpus proviennent de 6 régions, tant dans l'Ouest que dans le Centre et l'Est de la province: 1° Outaouais, 2° Région de Montréal, 3° Mauricie, 4° Région de Québec, 5° Saguenay-Lac-Saint-Jean, 6° Gaspésie. Pour chaque région, nous retons quatre locutrices, dont deux âgées de moins de 30 ans et deux âgées de 65 ans ou plus⁷. La raison est la suivante: s'il est vrai que les différences régionales s'estompent de plus en plus au Québec, les locutrices plus jeunes devraient être moins bien identifiées que les autres. Les enregistrements proviennent du corpus PFC-Québec (développé par Marie-Hélène Côté; nous avons puisé dans le corpus d'entrevues semi-dirigées plutôt que dans les conversations libres⁸), mis à part les enregistrements faits auprès des Montréalaises, qui ont été pris pour leur part dans le corpus Montréal-Nasales (créé par l'auteur de l'article et composé exclusivement d'entrevues semi-dirigées). Les extraits retenus sont d'une durée de 20 secondes et ne contiennent aucun indice lexical ou thématique qui serait de nature à révéler l'origine des locutrices. Seules les caractéristiques phoniques, segmentales et suprasegmentales de leur prononciation devraient

⁶ Le test est conçu suivant les principales recommandations méthodologiques que l'on trouve dans Moreau 2001; Moreau et al. 2007; Williams, Garrett, and Coupland 1999. Nous avons jugé particulièrement important de retenir au moins deux locuteurs par région et par groupe d'âge étant donné que l'identification peut varier considérablement d'un locuteur à l'autre, même lorsqu'ils ont un profil relativement semblable (voir Williams, Garrett, and Coupland 1999, 351-353).

⁷ Le profil socioculturel des locutrices varie étant donné que cette variable n'est pas rigoureusement contrôlée dans le corpus PFC où nous avons puisé la plupart des enregistrements (voir Côté 2014, 179).

⁸ Ce choix est essentiellement motivé par la difficulté d'extraire, dans les conversations libres, des extraits suffisamment longs où la locutrice parle seule, sans qu'il y ait de chevauchements avec l'autre (ou les autres) participants.

guider les réponses des auditeurs. Aucun critère linguistique n'a été pris en compte pour sélectionner les locutrices ni les extraits des entrevues⁹.

PASSATION DU TEST – Les enregistrements sont présentés dans un ordre aléatoire, toujours le même, mais en évitant que deux locutrices provenant d'une même région se suivent. Chaque enregistrement est joué deux fois et une pause de 5 secondes est prévue entre chaque extrait. Le test commence par une phase d'entraînement composée de 3 enregistrements dans le but de familiariser les participants avec la tâche. En tout, la durée de l'expérimentation est d'environ 45 minutes. Pour chaque enregistrement, les auditeurs répondent à quatre questions (voir *Tab. 1*) dont la formulation a été testée au préalable auprès d'une dizaine de personnes.

Tableau 1. – Questions utilisées dans le test de reconnaissance dialectale.

| | |
|----|--|
| | <i>Selon vous, d'où vient cette femme?</i> |
| | Réponses possibles (les participants peuvent choisir plusieurs réponses): |
| 1° | 1° Beauce (Saint-Georges), 2° Région de Québec, 3° Gaspésie (Grande-Rivière), 4° Estrie (Sherbrooke), 5° Région de Montréal, 6° Saguenay-Lac-Saint-Jean (Saguenay), 7° Mauricie (Trois-Rivières), 8° Outaouais (Chelsea) |
| | <i>Selon vous, cette femme a-t-elle un accent marqué?</i> |
| 2° | Réponses reportées sur une échelle allant de 0 (pas du tout marqué) à 5 (très marqué) |
| | <i>Dans quelle mesure estimez-vous correcte la façon de parler de cette femme?</i> |
| 3° | Réponses reportées sur une échelle allant de 0 (incorrecte) à 5 (très correcte) |
| | <i>Quels sont les éléments qui ont influencé vos réponses?</i> |
| 4° | Réponse ouverte |

Le questionnaire est accompagné d'une carte sur laquelle sont indiquées les régions mentionnées dans la première question (voir *Carte 1*). Il est à noter que cette question prévoit des régions pour lesquelles il n'y a pas d'enregistrements (le test ne contenant aucune locutrice originaire de la Beauce ni de l'Estrie). Les auditeurs ont la possibilité de cocher plusieurs réponses à cette question.

⁹ Nous suivons en cela la recommandation de Moreau (2001, 294). Cette précaution, qui n'est pas celle prônée par Williams, Garrett et Coupland (1999, 349), nous semble pourtant essentielle pour éviter que les partis pris du chercheur n'influencent les résultats (à moins, bien sûr, de vouloir vérifier si certains traits spécifiques orientent la perception; voir Hansen 2014; Remysen 2014).



Carte 1. – Carte du Sud du Québec.

AUDITEURS – Le test est administré auprès de 38 participants, 20 femmes et 18 hommes, tous des locuteurs natifs du français québécois. Tous les auditeurs résident dans la région de Sherbrooke au moment de l'enquête et la plupart d'entre eux sont originaires de la région ou y habitent depuis de très nombreuses années, même si certains ont été davantage mobiles. Ils appartiennent à deux groupes d'âge, dont le premier va de 17 à 35 ans (20 auditeurs; âge moyen de 21 ans), et le deuxième de 41 à 78 ans (18 auditeurs; âge moyen de 61 ans). Tous les participants se catégorisent dans la classe moyenne ou supérieure.

TRAITEMENT DES RÉSULTATS – Les résultats obtenus à la question portant sur l'identification régionale (*Selon vous, d'où vient cette femme?*) demandent un traitement particulier dans la mesure où les participants peuvent choisir plusieurs réponses et, ainsi, traduire leurs hésitations. Pour mieux pondérer les résultats, nous attribuons 1 point à chaque réponse unique, 0,5 point à chaque réponse double et 0,33 point à chaque réponse triple¹⁰. Le pourcentage de réponses correctes est ensuite calculé en fonction de l'ensemble des réponses obtenues, correctes et incorrectes. Comme le mentionnent Moreau et al. (2007, 22), à qui nous reprenons cette méthode de calcul, cette approche permet de mieux tenir compte des capacités perceptuelles qui peuvent varier d'un auditeur à l'autre.

¹⁰ Lorsqu'un auditeur choisit quatre possibilités ou plus, ce qui arrive très rarement, nous considérons qu'il n'a pas répondu à la question.

4. L'IDENTIFICATION DES ACCENTS RÉGIONAUX AU QUÉBEC: RÉSULTATS

Les résultats obtenus au test permettent de vérifier si les auditeurs réussissent à situer les locutrices en fonction de leur région d'origine sur la base de leur accent. Nous présentons ici les résultats les plus saillants, incluant ceux qui concernent les réponses incorrectes ainsi que ceux qui concernent les réponses multiples, comme le font également Moreau et al. (2007). La prise en compte de ces données peut en effet être très éclairante sur les processus d'identification en cause et sur les représentations qui les orientent.

4.1. Analyse des réponses correctes et incorrectes

L'analyse de l'ensemble des réponses obtenues, qu'elles soient correctes ou non, permet de voir que certaines régions sont choisies plus souvent que d'autres par les participants (voir *Fig. 1*). Plus disponibles, ces régions sont en quelque sorte davantage prégnantes dans les représentations des auditeurs, pour des raisons qui peuvent varier d'une région à l'autre. Les différences sont statistiquement significatives ($p < 0,01$); si les résultats étaient simplement attribuables au hasard, ils devraient se situer autour de 12,5% par région (100% divisé par 8 choix de réponse).

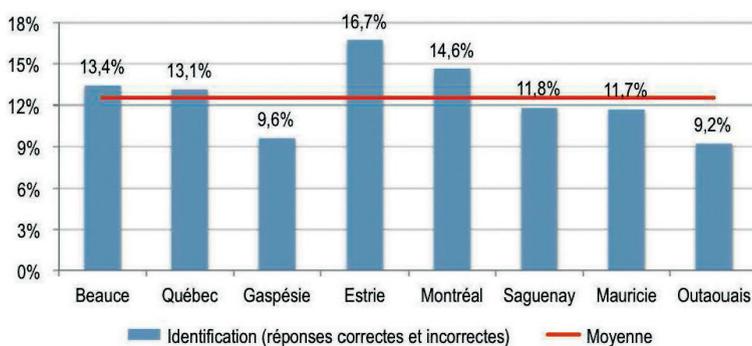


Figure 1. – Réponses d'identification (correctes et incorrectes)
($\chi^2 = 31,5$; $ddl = 7$; $p < 0,01$).

Deux régions sont choisies plus fréquemment que la moyenne, l'Estrie ainsi que la Région de Montréal. Ces résultats sont sans doute attribuables, à tout le moins en partie, à des tendances déjà bien documentées dans d'autres travaux perceptuels. Dans le cas de l'Estrie (16,7% de toutes les réponses), on peut invoquer la tendance annexionniste selon laquelle les auditeurs, lorsqu'ils perçoivent peu de différences entre leur propre accent et celui qu'ils entendent, ont tendance à l'associer à leur propre groupe. Cette constatation est d'autant plus frappante ici qu'il n'y a aucune locutrice originaire de la région de l'Estrie dans notre épreuve. Dans le cas de Montréal (14,6%), on peut attribuer le résultat à l'attraction du stéréotype. Ce phénomène s'explique par les attentes des auditeurs qui, pour plusieurs raisons (décrits dans Moreau et al. 2007, 46¹¹), peuvent choisir plus fréquemment certaines réponses qu'ils croient davantage plausibles compte tenu de l'orientation de l'étude. Étant donné que la grande région de Montréal représente environ la moitié de la population du Québec, certains auditeurs ont pu s'attendre à ce que les locutrices montréalaises reviennent plus fréquemment dans l'épreuve. Une autre explication serait que les auditeurs reconnaissent réellement l'accent de Montréal dans des proportions plus élevées que la moyenne; nous verrons plus loin que c'est effectivement le cas.

À l'inverse, deux autres régions sont choisies moins souvent, l'Outaouais et la Gaspésie. Dans le cas de l'Outaouais (9,2%), c'est probablement l'image relativement diffuse et peu précise que les participants associent à cette région qui explique ce résultat. Le cas de la Gaspésie surprend davantage puisqu'il s'agit d'une région généralement jugée marquée du point de vue de son accent; nous verrons plus loin que ce résultat s'explique par le fait que les attentes des auditeurs envers cet accent ne sont pas satisfaites, notamment pour les jeunes locutrices de cette région.

¹¹ Ces auteurs mentionnent les trois facteurs suivants: (1) la "taille relative des groupes": les locuteurs appartenant à des groupes minoritaires sont souvent choisis moins souvent dans les tests perceptuels; (2) la "localisation de la norme": les locuteurs incarnant la norme sont souvent choisis plus fréquemment; (3) une "conjecture sur le projet expérimental": les stéréotypes des participants envers certains groupes ou pratiques peuvent créer des attentes et influencer les résultats (Moreau et al. 2007, 46).

4.2. Analyse des réponses correctes

En moyenne, les accents sont correctement identifiés dans 21,5% des cas (voir *Tab. 2*, où les cases grisées correspondent aux identifications correctes sur le total des réponses correctes et incorrectes fournies pour chacune des régions), ce qui donne un taux de réussite relativement faible, tout en n'étant pas le simple fruit du hasard ($p < 0,01$).

Les régions qui obtiennent les meilleurs scores d'identification sont, dans l'ordre, le Saguenay (31,7%), la Région de Montréal (27,6%) ainsi que la Gaspésie (23,7%). Si, dans le cas de Montréal, on pourrait être tenté d'expliquer le résultat par l'effet de l'attraction du stéréotype (voir plus haut), ce mécanisme n'explique pas tout: la proportion de bonnes réponses (27,6%) est en effet passablement plus élevée que celles des réponses incorrectes (allant de 12% à 17,5%). Si seule l'attraction du stéréotype était en cause, Montréal serait choisi davantage pour l'ensemble des régions, ou à tout le moins pour certaines d'entre elles, ce qui n'est pas le cas: les locutrices montréalaises se démarquent bel et bien sur le plan perceptuel pour plusieurs auditeurs.

Tableau 2. – Ensemble des réponses données par région ($\chi^2 = 242,9$; $ddl = 35$; $p < 0,01$).

| | | RÉPONSES DES AUDITEURS | | | | | | | |
|------------|------------------|------------------------|---------------|-----------------|---------------|-----------------|-----------------|-----------------|------------------|
| | | <i>Beauce</i> | <i>Québec</i> | <i>Gaspésie</i> | <i>Estrie</i> | <i>Montréal</i> | <i>Saguenay</i> | <i>Mauricie</i> | <i>Outaouais</i> |
| LOCUTRICES | <i>Québec</i> | 17,2% | 17,5% | 8,5% | 12,6% | 12,6% | 8,8% | 14,6% | 8,2% |
| | <i>Gaspésie</i> | 21,3% | 7,9% | 23,7% | 4,2% | 10,4% | 12,3% | 10,9% | 9,2% |
| | <i>Montréal</i> | 0,7% | 17,7% | 5,2% | 27,3% | 27,6% | 6,1% | 3,4% | 12,0% |
| | <i>Saguenay</i> | 10,9% | 11,1% | 9,7% | 10,7% | 7,4% | 31,7% | 9,3% | 9,3% |
| | <i>Mauricie</i> | 7,5% | 14,0% | 1,8% | 27,9% | 17,5% | 4,1% | 19,8% | 7,4% |
| | <i>Outaouais</i> | 22,7% | 10,7% | 8,6% | 17,4% | 12,0% | 7,9% | 12,0% | 8,8% |

Les scores élevés obtenus pour le Saguenay, la Région de Montréal et la Gaspésie ne sont d'ailleurs pas seulement plus élevés que les autres: les auditeurs se trompent aussi moins souvent lorsqu'ils pensent qu'une locutrice est originaire d'une de ces trois régions (voir *Fig. 2*¹²).

¹² Contrairement aux chiffres du *Tableau 3*, calculés à partir de l'ensemble des réponses obtenues par région (c'est-à-dire par ligne), les pourcentages de la *Figure 3* correspondent au

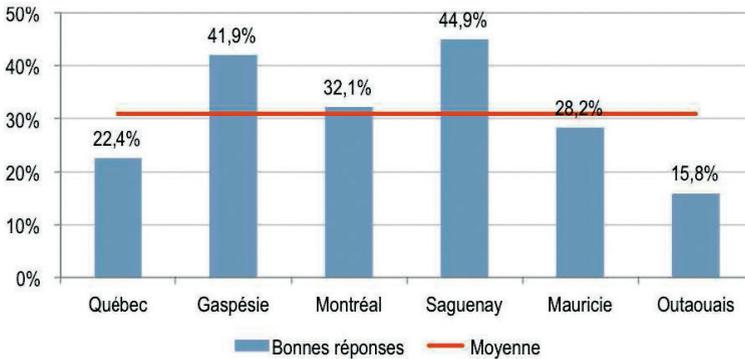


Figure 2. – Proportion de bonnes réponses pour l'ensemble des réponses fournies par région.

En effet, lorsqu'on compare le nombre de fois où les auditeurs choisissent correctement une région au nombre de fois où ils se trompent, on note que les réponses “Elle est originaire du Saguenay”, “de Montréal” ou “de la Gaspésie” sont appropriées dans respectivement 44,9%, 32,1% et 41,9% des cas. À titre comparatif, les réponses “Elle est originaire de Québec” ou “de l'Outaouais” ne sont bonnes que dans 22,4% et 15,8% des cas seulement. Ces résultats confortent donc ceux qui sont présentés dans le *Tableau 3* plus haut.

Il faut noter qu'il existe toutefois des écarts, parfois importants, entre les locutrices originaires d'une même région. On notera aussi que l'âge des locutrices joue un rôle dans l'identification des accents de certaines régions, en particulier celles de Québec, de la Gaspésie et de l'Outaouais (voir *Fig. 3*). Pour ces trois régions, les différences d'identification entre les deux groupes d'âge sont significatives (Québec: $p = 0,01$; Gaspésie et Outaouais: $p < 0,01$).

Dans le cas de la Gaspésie, ce sont les locutrices plus âgées qui sont le mieux identifiées, alors que les jeunes sont très peu reconnues comme étant Gaspésiennes. Ce genre d'observations accreditte la thèse du nivellement linguistique de l'accent québécois; sans analyser en détail la prononciation des jeunes locutrices gaspésiennes, notons tout de même qu'elles n'affichent aucun trait typiquement acadien qui caractérise traditionnel-

nombre de bonnes réponses parmi l'ensemble de réponses obtenues pour une catégorie donnée (c'est-à-dire par colonne).

lement le français gaspésien, contrairement à ce que l'on peut observer chez les locutrices plus âgées. Les attentes des auditeurs envers cet accent ne sont donc pas remplies pour les locutrices plus jeunes. En revanche, le constat est tout autre dans le cas de la Région de Québec et de l'Outaouais, où ce sont plutôt les jeunes locutrices qui sont correctement identifiées, allant même jusqu'à 25,2% dans le cas des Québécoises. Ce résultat pourrait indiquer que de nouveaux traits de prononciation émergent et que ceux-ci signalent des appartenances régionales.

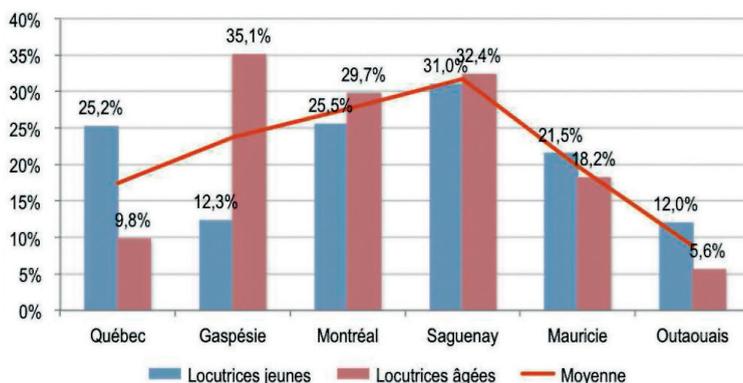


Figure 3. – Identifications correctes (en %) en fonction de la région et de l'âge des locutrices

(Québec: $\chi^2 = 18,2$; ddl = 7; $p < 0,01$; Gaspésie: $\chi^2 = 30,8$; ddl = 7; $p < 0,01$; Montréal: $\chi^2 = 43,4$; ddl = 7; $p < 0,01$; Saguenay: $\chi^2 = 8,1$; ddl = 7; $p < 0,1$; Mauricie: $\chi^2 = 7,6$; ddl = 7; $p < 0,1$; Outaouais: $\chi^2 = 52,0$; ddl = 7; $p < 0,01$).

4.3. Analyse des réponses combinées

Plusieurs études montrent que le processus d'identification se fait en fonction de macro-catégories pouvant se raffiner au fur et à mesure d'une interaction, selon les indices supplémentaires que l'auditeur décèle en écoutant son interlocuteur. Ainsi, si les participants de l'étude de Boughton (2006) ne réussissent pas très bien à identifier les locuteurs de Nancy et de Rennes, en France, leur perception repose tout de même sur une frontière perceptuelle qui sépare la France d'oïl en deux (d'un côté le Nord et l'Est, de l'autre le Centre et l'Ouest). Pour leur part, Moreau et al.

(2007) observent que les participants réussissent à mieux situer les accents en fonction de grandes catégories continentales (“Europe”, “Amérique du Nord”, “Afrique”) qu’en fonction d’appartenances nationales (“France”, “Belgique”, “Suisse”, etc.).

L’analyse de nos données permet d’établir de telles macro-catégories, notamment par le recours à la méthode de la “classification ascendante hiérarchique” (*scaling*) qui rend possible “la visualisation des distances entre données” (Woehrling et Boula de Mareüil 2006). Cette méthode permet plus précisément de regrouper les extraits qui font l’objet d’une identification similaire. Comme le montre la *Figure 4*¹³, qui présente les résultats sous la forme d’un dendrogramme, les enregistrements se regroupent en trois catégories entre lesquelles il existe des dissimilarités perceptuelles (ce que représentent les branches verticales: plus elles sont grandes, plus les frontières perceptuelles sont importantes entre les enregistrements).

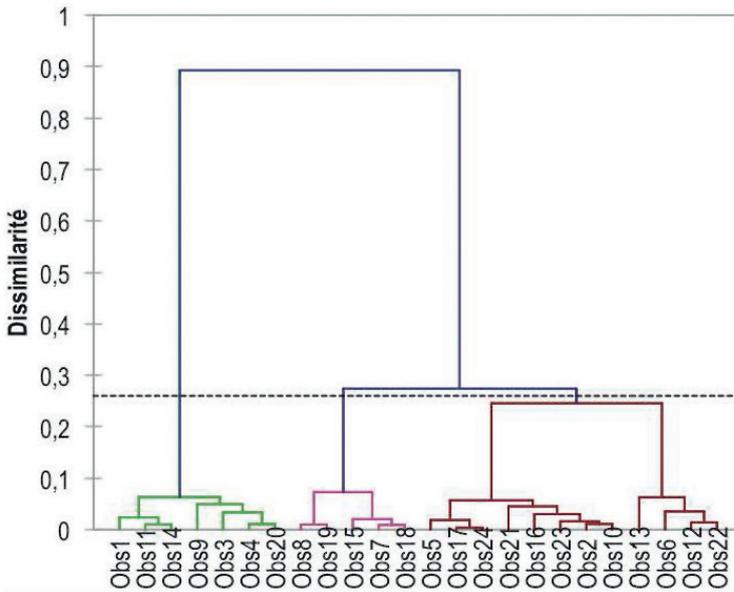


Figure 4. – Classification des réponses en fonction de macro-catégories perceptuelles (présentation sous forme de dendrogramme; chaque enregistrement est identifié par “Obs” suivi d’un chiffre).

¹³ Cette figure, ainsi que la *Figure 5* qui suit, a été réalisée avec le logiciel XLSTAT (mesure de distance euclidienne, méthode d’agrégation de Ward).

La distance perceptuelle est grande entre les 7 extraits rangés sous la branche gauche du dendrogramme (qui forment un premier groupe) et les 17 autres extraits qui se trouvent sous la branche droite (où ils sont regroupés en deux autres groupes, le dernier étant lui-même subdivisé en deux sous-groupes). On trouve dans le premier groupe des extraits donnant majoritairement lieu à la perception “Québec”, “Estrie” ou “Montréal” (occasionnellement aussi “Mauricie” et “Outaouais”, mais dans des proportions beaucoup moins élevées) et bloquant la perception “Beauce”, “Gaspésie” et “Saguenay”. C’est du moins ce que montre la *Figure 5* suivante, où les résultats de l’analyse hiérarchique sont représentés en fonction des réponses les plus souvent obtenues pour chacun des trois groupes: plus la valeur sur l’axe vertical est élevée, plus la région en question est centrale dans l’identification des extraits qui font partie des trois catégories¹⁴.

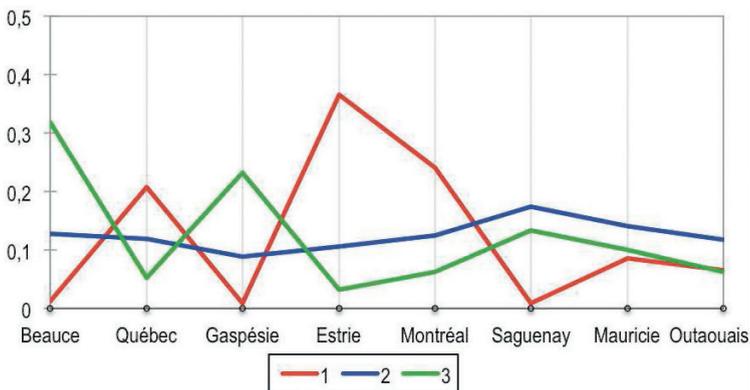


Figure 5. – Classification des réponses en fonction de macro-catégories perceptuelles (présentation des objets centraux par groupe).

Le groupe 1 s’oppose clairement au groupe 3 qui comprend des extraits favorisant les réponses “Beauce”, “Gaspésie” ou “Saguenay”. Le groupe 2 donne lieu à des perceptions plus diffuses dans la mesure où

¹⁴ À noter que les étiquettes “1”, “2” et “3” sont attribuées par le logiciel XSTAT. La macro-catégorie “1” comprend les observations que l’on retrouve sous la première branche de la *Figure 4* (c’est-à-dire les enregistrements 1, 11, 14, 9, 3, 4 et 20), tandis que les observations qui se rattachent à la deuxième branche font partie des macro-catégories “2” (il s’agit des enregistrements 5, 17, 24, 21, 16, 23, 2, 10, 13, 6, 12 et 22) et “3” (8, 19, 15, 7, 18).

tous les choix de réponse sont sollicités dans des proportions relativement égales. Lorsqu'on regroupe les résultats obtenus en fonction de ces macro-catégories, le nombre d'identifications correctes augmente d'ailleurs de façon significative pour 4 régions sur 6. Ainsi, les locutrices de Québec sont identifiées dans 42,7% des cas comme originaires de Québec, Montréal ou de l'Estrie, et celles de Montréal le sont encore davantage: 72,6% des auditeurs classent les locutrices dans cette macro-catégorie. Pour ce qui est des locutrices gaspésiennes et saguenéennes, elles sont perçues dans 57,4% et 52,3% des cas comme originaires d'une des régions que sont la Beauce, la Gaspésie et le Saguenay. Les seules exceptions sont la Mauricie (sans doute parce que les auditeurs perçoivent trop peu de différences avec leur propre accent) et l'Outaouais (dont les locutrices plus âgées, souvent vues comme étant originaires de la Beauce, du Saguenay ou de la Gaspésie, sont perçues différemment que les plus jeunes).

On voit ainsi apparaître une distinction assez nette entre, d'un côté, les accents qui sont associés aux deux grands centres urbains, les Régions de Québec et de Montréal, auxquels les auditeurs incluent également leur propre région (sans doute parce qu'ils ne perçoivent que très peu de différences entre leur accent et celui de Montréal) et, d'un autre côté, les régions réputées plus marquées du point de vue de leur accent, la Beauce, la Gaspésie et le Saguenay. La frontière perceptuelle ainsi dégagée correspond grosso modo à l'opposition entre le Québec "urbain" et le Québec "rural". L'opposition entre l'Ouest et l'Est du Québec, que Dolbec et Ouellon (1999, 26) identifiaient comme une potentielle frontière perceptuelle, ne semble jouer aucun rôle ici.

4.4. *Analyse des réponses sur le degré de marquage et la correction*

La frontière subjective dégagée dans la section précédente devient encore plus intéressante lorsqu'on prend en compte les réponses obtenues aux questions concernant le degré de marquage de l'accent des locutrices (*Selon vous, cette femme a-t-elle un accent marqué?*) et le caractère normatif de leur accent (*Dans quelle mesure estimez-vous correcte la façon de parler de cette femme?*). Précisons d'abord qu'il existe entre ces deux réponses une corrélation tout à fait attendue: plus un accent est jugé non marqué, plus il est jugé correct par les auditeurs (voir *Fig. 6*, où l'évaluation de ces deux aspects est tracée pour chacune des 24 locutrices, allant de l'accent le moins marqué jusqu'à l'accent le plus marqué).

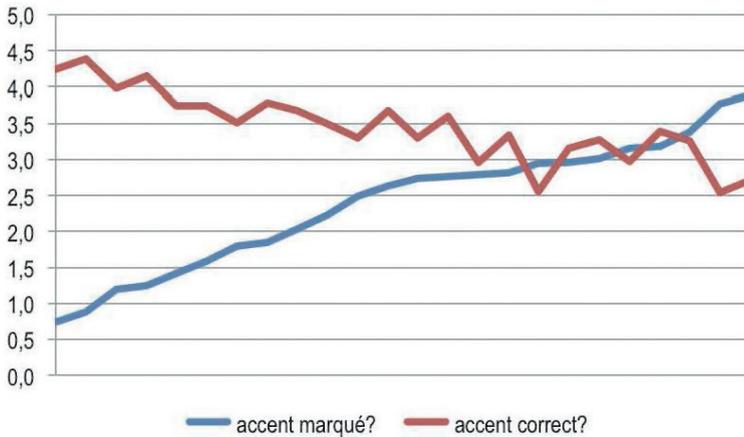


Figure 6. – Lien entre le degré de marquage et le caractère normatif perçus.

Or les accents jugés nettement non marqués par les auditeurs (c'est le cas de 8 locutrices dont le score est inférieur à 1,6 sur une échelle de 5; voir *Tab. 3*) sont majoritairement associés aux régions "urbaines" (on les trouve donc dans la macro-catégorie 1 signalée plus haut). C'est dire que dans les représentations des participants, la langue parlée à Montréal, à Québec et à Sherbrooke incarne la norme (dans une moindre mesure aussi celle que l'on trouve en Mauricie et en Outaouais, où on trouve aussi deux villes relativement importantes, Trois-Rivières et Gatineau). Les remarques à propos de ces accents (obtenues à la question *Quels sont les éléments qui ont influencé vos réponses?*) abondent dans le même sens: les auditeurs estiment que telle locutrice parle "clairement", "a des idées claires, bien énoncées" et "s'exprime dans un langage qui coule bien", telle autre "n'a pas d'accent", sonne comme "une enseignante" et a "une belle prononciation", et telle autre encore est vue comme une "Française".

À l'inverse, les accents jugés les plus marqués (ceux de 7 locutrices dont la moyenne est de 3 ou plus; voir *Tab. 4*) sont généralement associés à des régions en dehors des centres urbains (voir la macro-catégorie 3 signalée plus haut), à une exception près (une locutrice âgée originaire de l'Outaouais "roule ses r" et ce trait est étroitement associé dans l'imaginaire des auditeurs à la région de Montréal). Pour ces accents perçus comme marqués, les auditeurs signalent régulièrement que les locutrices "font des fautes de prononciation".

Tableau 3. – Locutrices dont l'accent est jugé très peu marqué.

| LOCUTRICE | ACCENT MARQUÉ? | ACCENT CORRECT? | ORIGINE RÉGIONALE PERÇUE |
|-------------------|----------------|-----------------|---|
| Outaouais_jeune_2 | 0,7 | 4,2 | Estrie (50,9%), Québec (17,1%), Montréal (14,9%) |
| Montréal_âgée_2 | 0,9 | 4,4 | Estrie (42,8%), Québec (26,1%), Montréal (23,4%) |
| Mauricie_jeune_1 | 1,2 | 4,0 | Estrie (40,1%), Montréal (19,4%), Québec (16,2%) |
| Montréal_âgée_1 | 1,3 | 4,1 | Estrie (36,9%), Montréal (36,0%), Québec (23,4%) |
| Mauricie_jeune_2 | 1,4 | 3,8 | Mauricie (30,0%), Estrie (21,0%), Montréal (20,0%) |
| Québec_jeune_2 | 1,6 | 3,7 | Québec (33,8%), Estrie (25,7%), Montréal (20,7%) |
| Montréal_jeune_1 | 1,8 | 3,5 | Montréal (39,0%), Estrie (27,2%), Outaouais (15,8%) |
| Mauricie_âgée_2 | 1,8 | 3,8 | Mauricie (17,1%), Estrie (32,9%), Montréal (15,2%) |

Tableau 4. – Locutrices dont l'accent est jugé très marqué.

| LOCUTRICE | ACCENT MARQUÉ? | ACCENT CORRECT? | ORIGINE RÉGIONALE PERÇUE |
|------------------|----------------|-----------------|---|
| Gaspésie_âgée_2 | 3,9 | 2,7 | Gaspésie (35,6%), Beauce (30,2%), Saguenay (18,0%) |
| Outaouais_âgée_1 | 3,8 | 2,5 | Beauce (39,8%), Gaspésie (17,6%), Saguenay (17,6%) |
| Montréal_jeune_2 | 3,4 | 3,3 | Outaouais (29,5%), Saguenay (24,3%), Gaspésie (18,1%) |
| Saguenay_âgée_2 | 3,2 | 3,0 | Saguenay (32,4%), Beauce (18,0%), Outaouais (13,5%) |
| Outaouais_âgée_2 | 3,2 | 3,4 | Beauce (36,7%), Montréal (16,7%), Gaspésie (15,2%) |
| Gaspésie_âgée_2 | 3,0 | 3,3 | Gaspésie (34,7%), Beauce (21,2%), Saguenay (15,8%) |
| Québec_âgée_2 | 3,0 | 3,2 | Beauce (21,5%), Saguenay (20,5%), Gaspésie (13,1%) |

4.5. Analyse des variables des auditeurs

Nous avons traité jusqu'ici les auditeurs comme un bloc homogène, sans prendre en considération leur profil sociodémographique. Pourtant, plusieurs études perceptuelles notent qu'il existe de meilleurs auditeurs que d'autres et certains chercheurs ont tenté de dégager les facteurs qui favorisent une bonne identification, notamment en étudiant la capacité perceptuelle selon les variables sociales couramment utilisées en sociolinguistique, comme l'âge et le sexe. De ce point de vue, les résultats sont toutefois parfois contradictoires d'une étude à l'autre. Dans certaines recherches par exemple, les femmes réussissent un peu mieux que les hommes à identifier correctement l'origine régionale des locuteurs qu'elles entendent (c'est le cas des auditrices chez Moreau et al. 2007), mais dans d'autres, c'est la tendance inverse qu'on observe (comme dans Bauvois 1996).

Qu'en est-il de notre échantillon d'auditeurs, composé comme nous l'avons vu de 18 Sherbrookoïses et 20 Sherbrookoïses? Pour répondre à cette question, nous avons calculé le taux moyen d'identifications correctes selon l'âge des auditeurs, leur sexe et leur mobilité (voir Fig. 7). Ce dernier facteur permet de faire le partage entre les participants qui ont passé leur vie entière à Sherbrooke et ceux qui ont passé au moins 3 ans à l'extérieur de leur lieu de naissance, ce qui est le cas de 14 participants.

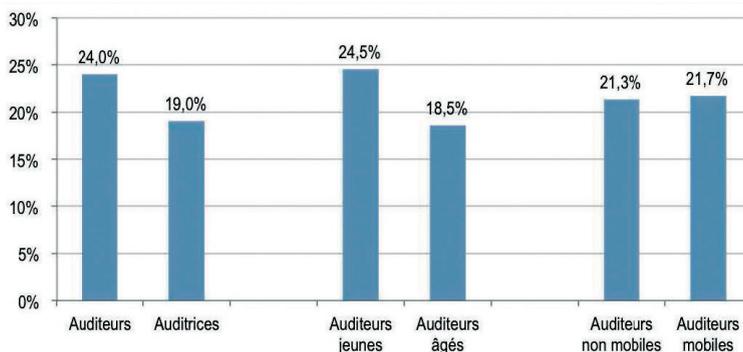


Figure 7. – Identifications correctes (en %) par catégorie d'auditeur
(sexe: $\chi^2 = 3,3$; $d.l. = 1$; $p < 0,1$; âge: $\chi^2 = 4,9$; $d.l. = 1$; $p < 0,05$;
mobilité: $\chi^2 = 0,02$; $d.l. = 1$; $p < 0,1$).

Pour les facteurs âge et sexe, les résultats montrent des différences significatives entre les deux groupes. Les hommes font de meilleurs auditeurs que les femmes (24% contre 19%; $p < 0,1$) et les auditeurs jeunes performant mieux que les auditeurs âgés (24,5% contre 18,5%; $p < 0,05$). En revanche, le facteur mobilité n'a pas d'incidence sur le taux d'identification; le meilleur auditeur est du reste un jeune étudiant de 18 ans qui n'a jamais habité à l'extérieur de Sherbrooke (son score moyen est de 44%).

Les résultats concernant l'âge confirment aussi une tendance observée dans d'autres études qui montrent que les auditeurs identifient plus facilement les locuteurs appartenant à leur propre groupe d'âge (voir Bauvois 1996). Dans notre étude, les auditeurs plus jeunes performant en effet mieux lorsqu'ils identifient les locutrices jeunes (26,1% de bonnes identifications, contre 22,6% dans le cas de locutrices âgées), de la même façon que les auditeurs plus âgés ont plus de facilité à identifier les locutrices plus âgées (21,1% contre 15,8% pour les plus jeunes). Ces différences ne sont toutefois pas statistiquement significatives ($p < 0,1$) dans aucun des cas.

5. CONCLUSION

Loin d'être homogène, le français parlé au Québec est variable sur le plan géographique et il existe dans certaines régions du Québec des pratiques langagières distinctives qui ne passent pas inaperçues auprès des auditeurs sherbrookoïses qui ont participé à l'étude. Ainsi, même si le taux moyen d'identifications correctes ne dépasse pas 21,5%, la façon dont les auditeurs perçoivent les 24 locutrices de notre test n'est pas aléatoire, mais fait au contraire apparaître des frontières subjectives tout à fait significatives. Voici en résumé les constats les plus importants:

- Les régions obtenant les meilleurs taux d'identifications correctes sont le Saguenay, la Région de Montréal et la Gaspésie. Les locutrices originaires d'une même région ne sont toutefois pas toujours identifiées dans des proportions similaires (ce constat soulève toute la question de la représentativité linguistique, aspect qu'il serait intéressant d'analyser à la lumière des parcours de vie des locutrices).
- La perception des accents régionaux au Québec repose sur des macro-catégories distinguant le Québec "urbain" (Montréal, Québec, Estrie) et le Québec "rural" (Saguenay, Beauce, Gaspésie). Les deux autres régions

faisant partie de l'étude, la Mauricie et l'Outaouais, ont un statut moins marqué, plus incertain (les locutrices de ces régions sont intégrées tantôt dans la première macro-catégorie, tantôt dans la deuxième).

- Les accents associés au Québec "urbain" sont ceux qui sont le plus positivement perçus, en termes normatifs. Les différences régionales sont en d'autres termes investies de valeurs sociales différentes (qu'il serait intéressant d'étudier de plus près, de façon à mieux comprendre la dynamique sociolinguistique québécoise actuelle).
- Les auditeurs performant mieux lorsqu'ils écoutent des locuteurs ayant un profil semblable au leur (notamment lorsqu'ils appartiennent au même groupe d'âge), mais les différences ne sont pas statistiquement significatives.

Si certains de ces résultats sont attendus, d'autres sont tout à fait originaux et montrent qu'on aurait intérêt à pousser plus loin l'analyse de la perception des accents au Québec. C'est le cas notamment de l'identification des locutrices montréalaises, que les auditeurs réussissent à mieux situer que la moyenne des locutrices (27,6% contre 21,5%). Qui plus est, à l'exception d'une jeune femme, ces locutrices sont très majoritairement perçues comme appartenant au Québec "urbain" (72,6%), ce qui dépasse de loin la moyenne obtenue pour l'ensemble des locutrices (44,4%); à titre comparatif, les locutrices originaires du Saguenay et de la Gaspésie sont associées à cette macro-catégorie dans respectivement 29,2% et 22,5% des cas seulement. Ces résultats vont dans le sens de l'identification d'un français "québécois urbain soigné", pour reprendre l'expression utilisée par Côté (2010, 51), qui se démarquerait de certaines autres variétés régionales et dont il resterait à identifier l'extension géographique, tant sur le plan des pratiques que sur celui des perceptions, même si Montréal semble occuper une place centrale ici (voir aussi Remysen 2014). Ainsi, les participants de notre étude, qui habitent tous la région de Sherbrooke, semblent inclure leur région dans cette macro-catégorie, mais il pourrait en aller autrement dans d'autres régions.

En terminant, sur le plan méthodologique, l'étude confirme l'intérêt de prendre en compte, dans des recherches de ce type, l'ensemble des réponses obtenues de la part des auditeurs, et non seulement les bonnes identifications, pour déceler les mécanismes à l'œuvre dans le processus perceptuel. Cette question soulève par ailleurs celle du choix de réponses qu'il convient de retenir. À la lumière de nos résultats, on peut se demander si l'utilisation d'étiquettes basées sur un découpage en régions administratives (Beauce, Région de Montréal, etc.) offre le meilleur choix aux auditeurs. Seules d'autres études pourraient apporter des précisions afin

de dégager plus finement les “schémas idéologiques” (Johnstone 2013, 111; notre traduction) auxquels les pratiques perçues sont associées, à condition d’inclure suffisamment d’auditeurs originaires de régions différentes, comme nous nous proposons de le faire dans l’avenir.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Arnaud, Vincent, Jean Dolbec, et Josiane Riverin-Coutlée. 2014. “Exploitation systématique de données sonores du passé. L’affrication des consonnes /t/ et /d/ à la lumière des enquêtes de Thomas Lavoie au Saguenay-Lac-Saint-Jean et dans Charlevoix”. *Colloque Les français d’ici: Acadie, Québec, Ontario, Ouest canadien*, Université de Moncton, 12-14 juin.
- Bauer, Laurie. 2008. “Homogeneity, Heterogeneity and New Zealand English”. *New Zealand English Journal* 22: 1-8.
- Bauvois, Cécile. 1996. “Parle-moi, et je te dirai peut-être d’où tu es”. *Revue de phonétique appliquée* 121: 291-309.
- Bauvois, Cécile, et Thierry Bulot. 1998. “Le sens du territoire. L’identification géographique en sociolinguistique”. *Parole* 5-6: 61-79.
- Bergeron, Gaston. 1995. *L’Atlas linguistique de l’Est du Canada et les aires de variations linguistiques au Québec*. Thèse de Doctorat. Sherbrooke: Université de Sherbrooke.
- Boughton, Zoë. 2006. “When Perception Isn’t Reality. Accent Identification and Perceptual Dialectology in French”. *Journal of French Language Studies* 16 (3): 277-304.
- Brasseur, Annie. 2009. *Les marqueurs phonétiques de la perception de l’accent québécois*. Mémoire de Maîtrise. Québec: Université de Laval.
- Brasseur, Annie, et Lucie Ménard. 2013. “Les marqueurs dialectaux du français québécois. Perception de locuteurs québécois”. Dans *La perception des accents du français hors de France. Actes du Colloque international d’Avignon, 17-18 novembre 2011*, édité par Anika Falkert, 103-127. Mons: CIPA.
- Britain, David. 2010. “Language and Space. The Variationist Approach”. In *Handbooks of Linguistics and Communication Science: Language and Space*, edited by Peter Auer and Jürgen Erich Schmidt, 142-163. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Clopper, Cynthia G., and David B. Pisoni. 2005. “Perception of Dialect Variation”. In *The Handbook of Speech Perception*, edited by David B. Pisoni and Robert E. Remez, 313-337. Malden (ME): Wiley Blackwell.
- Côté, Marie-Hélène. 2010. “La longueur vocalique devant consonne allongante en contexte final et dérivé en français laurentien”. Dans *Vues sur les français d’ici*, édité par Carmen LeBlanc, France Martineau, et Yves Frenette, 49-75. Québec: Presses de l’Université Laval.

- Côté, Marie-Hélène. 2014. "Le projet PFC et la géophonologie du français laurentien". Dans *La phonologie du français. Normes, périphéries, modélisation*, édité par Jacques Durand, Gjert Kristoffersen, et Bernard Laks, 173-196. Nanterre: Presses universitaires de Paris Ouest.
- Dolbec, Jean, et Conrad Ouelton. 1999. "Peut-on distinguer des variétés phonétiques en français québécois?". *Dialangue* 10: 17-28.
- Dollinger, Stefan, and Sandra Clarke. 2012. "On the Autonomy and Homogeneity of Canadian English". *World Englishes* 31 (4): 449-466.
- Dulong, Gaston. 1962. "L'apport de la géographie linguistique". Dans *Situation de la recherche sur le Canada français*, édité par Fernand Dumont et Yves Martin, 250-252. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Dulong, Gaston, et Gaston Bergeron. 1980. *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines. Atlas linguistique de l'Est du Canada*. Québec: Ministère des Communications.
- Falkert, Anika. 2012. "La dialectologie perceptuelle. Problèmes et perspectives". *Dialectologia et geolinguistica* 20: 108-129.
- Friesner, Michael. 2010. "Une prononciation 'tsipéquement' québécoise? La diffusion de deux aspects stéréotypés du français canadien". *Revue canadienne de linguistique* 55 (1): 27-53.
- Gadet, Françoise. 2007. *La variation sociale en français*. Paris: Ophrys.
- Gendron, Jean-Denis. 2007. *D'où vient l'accent des Québécois? Et celui des Parisiens? Essai sur l'origine des accents*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Hamby, Philippe, and Anne Catherine Simon. 2004. "The Production of Social Meaning Via the Association of Variety and Style. A Case Study of French Vowel Lengthening in Belgian". *Revue canadienne de linguistique* 49 (3-4): 397-421.
- Hansen, Anita Berit. 2014. "Sensibilité et insensibilité devant la variation phonétique. Une étude perceptive sur le français de la région parisienne". *Langage et société* 151: 45-65.
- Iannàccaro, Gabriele, and Vittorio Dell'Aquila. 2001. "Mapping Languages from Inside. Notes on Perceptual Dialectology". *Social et Cultural Geography* 2 (3): 265-280.
- Johnstone, Barbara. 2013. "Ideology and Discourse in the Enregisterment of Regional Variation". In *Space in Language and Linguistics. Geographical, Interactional, and Cognitive Perspectives*, edited by Peter Auer, Martin Hilpert, Anja Stukenbrock, and Benedikt Szmrecsanyi, 107-127. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Krefeld, Thomas, und Elissa Pustka. 2010. "Für eine perzeptive Varietätenlinguistik". In *Perzeptive Varietätenlinguistik*, herausgegeben von Elissa Pustka und Thomas Krefeld, 9-28. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Larochelle, Pierre. 1989. *Analyse géolinguistique de quelques données phonétiques de l'Atlas linguistique de l'est du Canada*. Mémoire de Maîtrise. Sherbrooke: Université de Sherbrooke.

- Lavoie, Thomas. 1994. "Les régions linguistiques au Québec et au Canada français". Dans *La région culturelle. Problématique interdisciplinaire*, édité par Fernand Harvey, 123-138. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture.
- Lavoie, Thomas, Gaston Bergeron, et Michelle Côté. 1985. *Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord*. Québec: Publications du Québec.
- Lavoie, Thomas, et Claude Verreault. 1999. "La région linguistique du Centre du Québec n'est-elle qu'une zone de rencontre?". *Dialangue* 10: 37-48.
- Ménard, Lucie. 1998. *Perception et reconnaissance des "accents" québécois et français. Identification de marqueurs prosodiques*. Mémoire de Maîtrise. Québec: Université de Laval.
- Moreau, Marie-Louise. 2001. "Le français d'Afrique. Phénomènes d'interférence ou processus de socialisation? Considérations méthodologiques". In *French Accents. Phonological and Sociolinguistic Perspectives*, edited by Marie-Anne Hintze, Tim Pooley, and Anne Judge, 288-304. London: Association of French Language Studies - Centre for Information on Language Teaching and Research.
- Moreau, Marie-Louise, Pierre Bouchard, Stéphanie Demartin, Françoise Gadet, Emmanuelle Guerin, Bernard Harmegnies, Kathy Huet, Foued Laroussi, Alexei Prikhodkine, Pascal Singy, Ndiassé Thiam, et Harry Tyne. 2007. *Les accents dans la francophonie. Une enquête internationale*. Fernelmont: Éditions modulaires européennes.
- Morin, Yves-Charles. 1996. "The Origin and Development of the Pronunciation of French in Québec". In *The Origins and Development of Emigrant Languages. Proceedings from the Second Rasmus Rask Colloquium, Odense University, November 1994*, edited by Hans F. Nielsen and Lene Schøsler, 243-275. Odense: Odense University Press.
- Morin, Yves-Charles. 2002. "Les premiers immigrants et la prononciation du français au Québec". *Revue québécoise de linguistique* 31 (1): 39-78.
- Mufwene, Salikoko S., and Cécile Vigouroux. 2012. "Individuals, Populations, and Timespace. Perspectives on the Ecology of Language". *Cahiers de linguistique. Revue de sociolinguistique et de sociologie de la langue française* 38 (2): 110-137.
- Poirier, Claude. 1994. "Les causes de la variation géolinguistique du français en Amérique du Nord". Dans *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, édité par Claude Poirier, 69-95. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Preston, Dennis R. 2011. "Perceptual Dialectology. Aims, Methods, Findings". In *Present-day Dialectology. Problems and Findings*, edited by Jan Berns and Jaap van Marle, 57-104. New York - Berlin: Mouton de Gruyter.
- Remysen, Wim. 2014. "Les Québécois perçoivent-ils le français montréalais comme une variété topolectale distincte? Résultats d'une analyse perceptuelle exploratoire". *Revue canadienne de linguistique* 59 (1): 109-135.

- Rheault, Amélie-Hélène. 2010. *Analyse argumentative du discours épilinguistique au Québec. Les lieux communs comme indicateurs de normes*. Thèse de Doctorat. Sherbrooke: Université de Sherbrooke.
- Rivard, Adjutor. 1914. *Études sur les parlers de France au Canada*. Québec: J.-P. Garneau.
- Verreault, Claude. 2001-2002. "Variation géographique du français dans l'Est du Canada. Présentation des principales enquêtes réalisées et aperçu des recherches actuelles". *Géolinguistique* hors série 2: 231-265.
- Verreault, Claude, et Thomas Lavoie. 1996. "Genèse et formation du français au Canada. L'éclairage de la géographie linguistique". *Revue de linguistique romane* 60: 413-462.
- Verreault, Claude, et Thomas Lavoie. 2004. "Les parlers de l'Est et de l'Ouest québécois. Essai de caractérisation linguistique". Dans *Français du Canada - français de France. Actes du sixième Colloque international d'Orford, Québec, du 26 au 29 septembre 2000*, édité par Louis Mercier, 71-121. Tübingen: Niemeyer.
- Vinay, Jean-Paul. 1973. "Le français en Amérique du Nord. Problèmes et réalisations". *Current Trends in Linguistics* 10 (1): 323-406.
- Williams, Angie, Peter Garrett, and Nikolas Coupland. 1999. "Dialect Recognition". In *Handbook of Perceptual Dialectology*, edited by Dennis R. Preston, 345-358. Amsterdam: John Benjamins.
- Woehrling, Cécile, et Philippe Boula de Mareüil. 2006. "Identification d'accents régionaux en français. Perception et analyse". *Parole* 37: 25-65.